IX

Service funèbre pour le repos de l'âme de Joachim Miramon. — Exécution de Joachim Miramon. — Le désastre de San Jacinto. — Exécution des gendarmes impériaux de Guadalajara.

Le lendemain de notre arrivée à Queretaro, il y eut à l'église San-Francisco un service funèbre pour le repos de l'âme de Joachim Miramon, frère du général Miramon. Tous les officiers furent invités à y assister. L'Empereur honora la cérémonie de sa présence. L'église contenait, en outre, beaucoup de partisans de l'Empire.

Les circonstances qui causèrent la mort de Joachim Miramon méritent bien quelques détails.

A la malheureuse affaire de San Jacinto, deux régiments de notre cavalerie, le 2e et le 9e, organisés à la hâte avec des escadrons de gardes ruraux, s'enfuirent à la suite d'une panique et mirent le désordre parmi l'infanterie. Le général

Miramon était désespéré ; ses efforts, pour arrêter l'ennemi et la fuite des siens, avaient été infructueux. Un corps républicain, dont nous reparlerons plus tard, — les chasseurs de Galeana, — armé de carabines américaines à seize coups, faisait sur les nôtres un feu nourri et meurtrier. Miramon, à pied, pointa les derniers coups de canon. Sachant que son frère Joachim venait d'être blessé grièvement au pied, il courut à lui et lui ordonna de se retirer du champ de bataille. Joachim insista pour rester et soutenir la retraite avec ses tirailleurs, mais le général Miramon répéta son ordre formel et Joachim monta dans une calèche.

Peu d'heures après, Joachim tombait entre les mains des républicains, qui le conduisirent à l'hacienda de Tepetates, où il se trouvait encore quand Juarez apprit que Miramon, qui avait pu rejoindre les troupes du général Castillo, sur la route de San-Luis, venait de prendre sa revanche à la Quemada, le 1er février 1867.

Dans cette action, un jeune général des républicains se fit tuer en chargeant bravement à la tête d'une colonne de cavalerie. Son cadavre, recueilli par les impériaux, fut enseveli respectueusement par ordre de Miramon.

Malheureusement pour Joachim, des républi-

cains désirant faire de ce jeune chef, mort avec honneur, un martyr de leur cause, crièrent bien haut qu'il avait été fusillé par ordre des généraux de l'Empire, et qu'il fallait le venger sur la personne de Joachim Miramon.

C'était une erreur ou une infamie, mais Joachim Miramon la paya de sa vie. Les républicains se saisirent de ce prétexte pour se débarrasser d'un des cinq frères, qui leur avaient fait une guerre sans merci.

Joachim Miramon eut quelques heures de la nuit pour se préparer à la mort. Il déclara qu'il avait une jambe mutilée et qu'il ne pourrait même pas marcher au supplice. Ce fut en vain!

Il demanda à voir le colonel Montesinos et plusieurs autres officiers de la division républicaine, dite division du Nord. Tout fut inutile. On lui fit répondre que l'on n'avait pas besoin de l'entendre; alors, Joachim prit bravement son parti, se disposa à mourir et écrivit à sa femme et à son frère.

L'heure fatale sonna vite, hélas! Il n'était pas encore jour quand on vint chercher le prisonnier. Joachim Miramon passait généralement pour manquer de valeur personnelle et faire ainsi exception parmi ses frères. On racontait, à ce propos, que

plus d'une fois son frère le Président lui en avait fait de publics et sanglants reproches; aussi sa conduite à San-Jacinto avait-elle étonné tout le monde. On s'attendait donc à le voir mourir piteusement; il n'en fut rien, au contraire. Arrivé sur le lieu de l'exécution, il demanda à s'appuyer contre un mur, car un de ses pieds était mutilé, et il voulait recevoir la mort debout. Il la reçut avec un courage qu'on n'aurait jamais attendu de lui.

Ses dernières volontés furent fidèlement exécutées, et l'administrateur de l'hacienda recueillit le corps.

Miramon, en apprenant la mort de son frère, ressentit autant de douleur que de colère. Il lança à cette occasion, une proclamation énergique dans laquelle le style du colonel Arellano était facile à reconnaître, et qui se terminait par ces paroles de Brennus : *¡Hay de los vencidos!* Malheur aux vaincus!

La déroute de San-Jacinto, si féconde en malheurs pour nous, est la troisième et dernière bataille que Miramon perdit dans le cours de sa brillante carrière. Elle coûta non-seulement la vie à Joachim Miramon, mais encore aux gendarmes impériaux de la section de Guadalajara. Cette sec-

tion se composait d'environ trois cents hommes à pied et à cheval, français et mexicains ; mais les premiers y dominaient. Elle avait été organisée primitivement par M. Berthelin, officier français de beaucoup de valeur, passé au service de l'Empire, et qui a laissé de terribles souvenirs dans le Jalisco. Les républicains réussirent à le tuer dans une action très-chaude qui eut lieu sur la route de Colima à Guadalajara, action dans laquelle périt aussi le comte de Moynier-Chamborand, vaillant officier s'il en fut.

Quelques jours avant San-Jacinto, la gendarmerie s'était admirablement conduite à la prise de Zacatecas. En conséquence, au combat suivant, on la mit à l'avant-garde. Malheureusement, le commandant Berthelin n'était plus là, et son successeur n'était pas à la hauteur de sa mission. La fatalité aidant, la gendarmerie succomba entièrement, mais avec honneur, devant ces cavaliers républicains armés de carabines américaines à seize coups, dont j'ai déjà parlé.

Ceux des gendarmes qui ne furent pas tués furent faits prisonniers ; très-peu s'échappèrent.

Quelques jours après la bataille, les prisonniers des républicains étaient en train de laver leur linge et de s'installer, avec cette intelligence et

cette activité particulières aux vieux soldats d'Afrique, — presque tous sortaient des rangs de l'armée française, — lorsqu'on vint leur annoncer qu'ils allaient être fusillés, selon l'ordre du citoyen président de la République. En même temps, le bataillon qui les gardait prit les armes, tant pour prévenir une tentative désespérée que pour mettre à exécution l'ordre qui venait d'arriver.

Les malheureux prisonniers étaient frappés de stupeur ou en proie aux angoisses atroces qui précèdent ces morts affreuses. Quelques-uns, faibles de caractère, offraient maintenant de servir la République avec la même fidélité qu'ils avaient servi l'Empire, si l'on voulait seulement leur laisser la vie ; d'autres s'exaltaient ou cherchaient à s'étourdir en chantant la *Marseillaise*.

On en fit l'appel, puis on les mena par petits pelotons sur le lieu de l'exécution et la fusillade commença. Ces malheureux, en partant, étreignaient avec désespoir leurs frères d'armes dont le tour n'était pas encore arrivé, mais qui ne devait pas tarder, et se bandaient mutuellement les yeux.

On appliquait deux canons de fusils sur le crâne de chacun et... on pressait la détente. L'exécution allait plus vite ainsi ; cependant elle dura

deux heures. Les officiers de la division du Nord, parmi lesquels il s'en trouvait quelques-uns qui avaient assisté au siége de Puebla et qui estimaient beaucoup ces malheureux, pleuraient comme des enfants. Leur émotion se communiquait aux soldats.

Enfin, l'exécution terminée, la nuit vint couvrir de son voile ce charnier humain, où se trouvaient plus de cent cadavres sanglants, presque nus et affreusement mutilés.

Aux reproches qu'on leur fit, les républicains répondirent que ces hommes étaient des mercenaires, et qu'ils s'étaient vengés sur eux des nombreuses exécutions de ce genre faites par l'Intervention et l'Empire.

Ne pas considérer l'Empire comme belligérant était plus que ridicule, et faire des exécutions comme celle de la gendarmerie c'était dépasser indignement la sévérité des lois de la guerre, que l'Empire n'appliquait que contre les corps irréguliers qu'on nomme *guerillas*, et qui sont aux troupes permanentes ce que les corsaires sont à la marine militaire.

Pour les républicains, nous étions des traîtres ne méritant aucune considération, comme ayant appelé l'étranger à notre secours. Ils soulignaient

surtout cette dernière circonstance, en ayant soin de dénaturer l'Intervention aux yeux du vulgaire, qui la confondait avec une invasion.

Je tiens les détails qui précèdent des officiers du bataillon de Nuevo-Léon, qui assistèrent à l'exécution et m'en racontèrent les incidents lorsque, après l'occupation de Queretaro, je fus prisonnier sous leur garde à San-Luis-Potosi.

Nous avions encore quelques gendarmes à Queretaro ; on tenta même de les réorganiser, mais on n'avait aucun officier sérieusement capable d'une pareille tâche. Du reste, cette gendarmerie avait complétement perdu son caractère et sa destination première. C'était plutôt un corps franc qu'autre chose. Les nouvelles recrues avaient été acceptées sans examen de moralité. Il y avait d'excellents soldats sortant du corps expéditionnaire; mais, parmi eux, s'étaient glissés certains hommes qu'on nomme *pratiques*, en style de troupier et les survivants de San-Jacinto étaient terriblement démoralisés.

La gendarmerie coûta fort cher durant le siége et ne fit rien de remarquable parce qu'elle fut toujours mal commandée. Il s'y trouvait cependant quelques hommes hardis qui se distinguèrent, entre autres un jeune sous-lieutenant nommé

Baillet, ex-sous-officier de chasseurs d'Afrique, et deux Mexicains : l'adjudant sous-officier Esparza et un certain Pedro Marquez.

X

Banquet offert par l'Empereur aux officiers supérieurs de la division Mendez. — Organisation générale. — Queretaro avant le siége.

Peu de jours après notre arrivée, l'Empereur offrit un banquet au général Mendez et aux officiers supérieurs de notre brigade.

La fête fut imposante, et les officiers, traités avec distinction, sortirent enchantés du Souverain, que la plupart voyaient ainsi pour la première fois.

Tous ces braves officiers, le général Mendez en tête, combattaient à outrance les républicains, depuis la révolution d'Ayutla, c'est-à-dire cinq ans avant l'Intervention française, sans jamais demander quartier et passant souvent par les plus dures alternatives.

L'Empereur ne les connaissait point avant Que-